

Classe ouverte mardi 27 janvier

de 15h30 à 17h30, au Studio de création

de l'atelier dirigé par **Philip Boulay**

autour de ***Peines d'amour perdues*** de Shakespeare
& de **la Commedia dell'arte**

Avec les élèves de la promotion 2013-2016
2ème année

Jérémy Barbier, Yohann Bourgeois, Raphaël Caire, Clémentine Couic, Simon Delgrange, Alyssia Derly, Annabelle Garcia, Anthony Jeanne, Ji Su Jeong, Pierre Magnin, Axel Mandron, Julie Papin, Sophie Richelieu & Malou Rivoallan

Traduction **Jean Michel Déprats**

Masques **Nathalie Cohen & Erhard Stiefel**



La pièce

Longue comédie étincelante et crue composée vers 1594, la pièce met en scène la contre-révolution sexuelle que déclenche lui-même à sa Cour le Roi de Navarre quand il jure avec trois amis de renoncer aux femmes pendant trois ans pour se consacrer à l'étude.

Dans cette œuvre anglaise, sans aucun anglais en scène, dont toute l'action se situe en Navarre, de l'Angleterre il ne reste que l'anglais – mais un anglais envahi par le latin et le français d'« hommes-livres » (*book-men*) allant « chercher leurs mots dans les poubelles » d'un « grand bouquet de langues », comme le dit Courge, un « rustre » faisant lui-même des fautes d'anglais. Car tous ont un maître au-dessus d'eux : le langage, qui s'amuse à changer les *book-men* en « hommes boucs » et assure à mots couverts le retour du refoulé à la Cour. À longueur de répliques, il faut entendre (et surtout sous-entendre) Shakespeare évoquer la chair à l'aide de mots à double fond : « l'amour varie l'esprit » (*love can vary wit*), note Biron, sans voir que *wit* dit aussi le « vit » et que *vary* vient du latin *varus*, « bouton » – d'où « vérole ». C'est l'annonce de la mort du roi de France qui met fin au spectacle, mais la pièce entière, sous le bel esprit, a sa part d'ombre. Shakespeare y expose le mal inhérent à l'amour, une syphilis (le mal du siècle) métaphorique et littérale : Biron clôt son adieu aux « phrases de taffetas », à toutes « ces mouches d'été » du pétrarquisme qui l'« ont pourri d'asticots », sur un portrait de ses trois compagnons « condamnés », ayant attrapé « la peste » des « yeux » des Françaises (on associa la vérole à la France), sur lesquelles il voit « les marques du Seigneur » (*tokens*, « marques », « vulve », « taches syphilitiques »). Même la fraîche paysanne « blanche et rouge » qui se donne à Courge dans le parc a les couleurs des filles de joie élisabéthaines. Si « abstinence engendre maladies » (*maladies*, en anglais, où s'entend *male ladies*, « dames mâles »), l'amour en fait autant. Et la comédie s'achève en opposant « les chants d'Apollon » aux « mots (*words*) de Mercure » – le mercure servait au traitement de la syphilis et *word* suggère *whored*, « prostitué(e) ».

Paradoxalement, c'est une débauche d'esprit qui ramène à la Cour les réalités physiques, saines et malsaines. À travers le jeu du signifiant, la comédie se déploie sur un monde vérolé qui, dix ans plus tard, porté par la guerre (de Troie), aura tout envahi de la scène shakespearienne, avec *Troilus & Cressida*.